

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 10 (1982)
Heft: 1

Artikel: La grange du diable
Autor: Fontaine, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-240408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

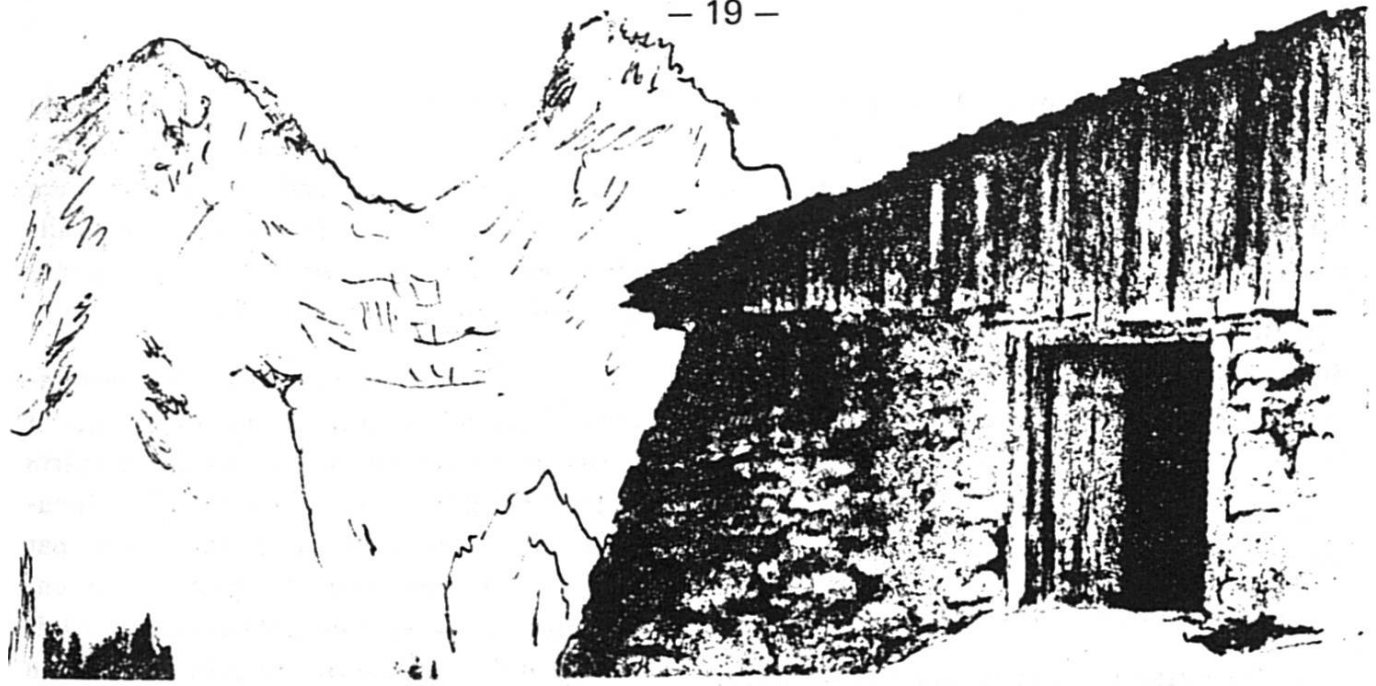
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La Grange du Diable

Au-dessus d'Albeuve, à près de 1500 mètres d'altitude, se trouvent les « fanages » des Prés, vaste étendue herbeuse, semée d'une douzaine de granges ou fenils, dans un vallon gracieux. Chacune de ces granges abrite une étable, parfois deux, une cuisine et une ou deux chambres. C'est une ferme en miniature. Aujourd'hui, ces demeures alpestres ne sont habitées que temporairement en été, lors des fenaisons et quelque temps en hiver, lorsque les Albeuvaisans y amènent leur bétail pour consommer le fourrage. Autrefois, tels paysans montagnards demeuraient là-haut toute l'année avec leurs familles.

Il en était ainsi de Joson, brave homme fort ignorant, mais plein de bon sens, aisé, sans être riche, honnête et laborieux. Il vivait aux Prés avec sa femme et ses cinq enfants, occupé aux soins de sa terre et de ses bêtes, content de son sort, heureux comme un roi.

Mais le bonheur dans ce monde est de courte durée. Un soir, vers la fin de l'été, la foudre tomba sur sa rustique chaumine, l'anéantit, tua trois vaches et

consomma le fourrage, toute sa fortune. Le montagnard était ruiné, sans ressources, sauf une modique somme d'argent, amassée dans les années heureuses.

Il se désola, sans se désespérer, et s'occupa bientôt de faire rebâtir sa petite ferme alpestre. Quand les fondements furent à fleur de terre, il s'aperçut que ses fonds baissaient ; il craignit de ne pouvoir terminer son entreprise. Il bâtit pourtant encore un modeste logement pour lui et sa famille et commença à monter la grange et les étables. Mais alors l'argent lui manqua définitivement.

Il alla trouver ses amis et ses parents, qui ne purent l'aider en rien. Il se trouvait fort embarrassé. Les fenaisons approchaient et il fallait absolument mettre à l'abri la récolte prochaine. Il ne pouvait guère recourir aux granges de ses voisins, où la place disponible était parcimonieusement mesurée.

Un soir, Joson errait à quelque distance de sa maison inachevée. A une croisée de chemins, comme il songeait tristement à sa situation gênée, il vit

venir à lui un homme de taille moyenne, vêtu de noir, coiffé d'un feutre galonné, les pieds difformes, emboîtés plutôt que chaussés dans d'étranges bottines, les mains gantées de rouge.

L'inconnu s'approcha, demandant à Joson le sujet de sa peine. Sans méfiance, le paysan lui confia ses inquiétudes.

— Ce n'est que cela, dit l'homme, je puis facilement te venir en aide.

— Que voulez-vous dire, seigneur ?

— Demain, ta grange sera finie avant le chant du coq, si...

— Si... ?

— Si tu me livres ton sixième enfant, celui qui va naître...

Joson se signa aussitôt et tout disparut autour de lui. Il fut convaincu, malgré son ignorance, qu'il venait d'avoir la visite du diable. Il regagna, tremblant, sa maison, ne dit mot à sa femme de son aventure, mais jura bien sur son âme de ne jamais faire un marché avec un pareil maître.

Cependant, les fenaisons étaient proches et... point de grange. Joson ne savait à quoi se résoudre. Il se rappelait souvent l'offre du diable, mais il en rejetait la pensée avec horreur.

Après tout, se dit-il un jour, si je pouvais le revoir et qu'il voulût bien mettre d'autres conditions...

Plus amères et plus instantes devinrent ses réflexions à mesure que les jours passaient. On était en juillet et il fallait songer à placer la récolte. Certain soir, comme il se promenait, Joson retourna machinalement au lieu où Satan lui était apparu la première fois.

Il faisait nuit. Un bruit léger dans les feuilles mortes... Le paysan se retourna et vit paraître l'homme noir.

— Et bien ! lui dit celui-ci, es-tu décidé ? Tu as cinq enfants, que feras-tu du sixième si les autres et leur mère meurent de faim ? Que crains-tu d'eux en me le confiant ? J'en prendrai soin, et tu seras riche...

Joson voulut faire des représentations ; mais le diable lui tint de si beaux discours sur l'état de ses affaires qu'il finit par le séduire et le malheureux signa de son sang un pacte par lequel il promettait de livrer son enfant dès sa naissance au porteur du billet, lequel s'obligeait de son côté à lui achever sa grange dans la nuit même et à la lui laisser bien construite avant le chant du coq.

Tout pensif et pas très content de lui-même, Joson retourna chez lui. Il ne soupa point, s'assit sur le banc devant la maison, la pipe éteinte entre les genoux, le regard lointain, perdu dans ses pensées. La chatte et son minon étaient à ses pieds, tandis qu'une mère poule gloussait, perchée devant la fenêtre. Un peu plus tard, quand la nuit fut là et que son monde fut couché, il se leva pour examiner ce qui se passait.

Il trouva sa grange inachevée pleine de démons. Il y régnait une effervescence, une agitation peu commune. Ces ouvriers nocturnes apportaient, qui des pierres, qui du mortier, qui des poutres, qui des planches. Ils travaillaient en silence, avec une ardeur fébrile, incroyable. Leurs visages simiesques, couleur de feu, leurs doigts crochus, leurs pieds fendus, les cornes qu'ils portaient au front et la queue qui frétillait à leur derrière formaient un spectacle étrange et fascinant. Leur chef était d'une taille monstrueuse ; il les dirigeait sèchement et les pressait à la besogne. Joson le reconnut tout de suite à sa voix pour le porteur de l'engagement. Mais qu'il était différent de la forme sous laquelle

Il l'avait vu d'abord ! Son corps noir aux taches de feu, ses pieds fourchus, ses jambes torses et velues, ses griffes pointues, son estomac bossu, sa barbiche de bouc, sa gueule énorme armée de canines effrayantes, ses yeux brillants comme des tisons, ses oreilles d'âne et ses cornes en faisaient l'objet le plus épouvantable, le plus repoussant qui se pût voir. Horreur ! Sa longue queue toujours en mouvement servait à ce contremaître de fouet pour exciter les démons paresseux.

Glacé d'effroi, Joson réfléchissait douloureusement au sort qui attendait sa progéniture. Ses entrailles de père s'émurent à la pensée du contrat qu'il venait de signer avec l'hôte de l'enfer, et il partit dans la nuit, résolu d'aller tout conter au vieux chapelain des Sciernes, qui se moquait bien, dit-on, du diable et de ses cornes.

L'ouvrage avançait prodigieusement. Joson se hâta et arriva à la chapellenie. Il heurta vivement la porte du presbytère. Le bon chapelain, le voyant tout en nage, crut d'abord qu'il venait demander l'extrême-onction pour sa femme. Mais quand il sut de quoi il s'agissait, il s'habilla rapidement et, accompagné du montagnard, par les sentiers les plus courts, gagna le fannage des Prés.

Joson tressaillit en voyant la grange édiflée et tous les diabolotins occupés à la couvrir avec une rapidité fantastique. Le chapelain — un rusé celui-là — sans perdre un instant, courut droit à la porte du poulailler, la secoua fortement, l'ouvrit, battit du briquet et alluma une poignée de fougères...

Le résultat fut merveilleux. Le coq éveillé, prit cette lueur pour celle de l'aurore, et, se croyant en retard, lança à ses gallines qui sommeillaient encore un coquerico triomphal.

A ce chant, toute la bande infernale disparut en hurlant.

Il était temps.

Une minute plus tard, Satan, ayant rempli les conditions du contrat, gagnait sa cause, car il ne restait, pour que la grange fut achevée, qu'un trou de deux pieds à couvrir.

Joson ne savait comment témoigner au chapelain sa joie et sa gratitude.

Le lendemain, chacun s'étonna de voir la grange du diable. L'heureux propriétaire racontait son aventure à qui voulait l'entendre. Des voisins envieux voulurent eux aussi tenter un pareil marché ; mais comme le diable est malin, il n'eut aucune velléité de se laisser duper une seconde fois et ne parut point.

Les fenaïsons furent pleines d'entrain ; on rentra le foin et la grange servit à merveille. Quand au trou que les démons avaient laissé sur le toit, on s'efforça vainement de le boucher. Tout ce qu'on y mettait le jour était ôté pendant la nuit, et la grange du diable aux Prés d'Albeuve demeura ainsi avec cette irréparable imperfection.

Au bout d'une centaine d'années, à cause justement de son toit percé qui laissait entrer la pluie, la grange du diable tomba en ruines et c'est à peine si aujourd'hui on en voit encore quelques traces que le temps achève d'effacer. Telle fut cette légende, ouïe dans mon enfance aux Prés d'Albeuve mêmes, certain soir de septembre au coin du feu.

C. Fontaine

